

Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



Archéologie historique : deux exemples concrets

Gérard Richard

Number 187, September–December 2020

Actes du séminaire de Saint-Claude du 6 et 7 novembre 2019 :
histoire et archéologie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1076106ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1076106ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (print)

2276-1993 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Richard, G. (2020). Archéologie historique : deux exemples concrets. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (187), 83–91.
<https://doi.org/10.7202/1076106ar>

Tous droits réservés © Société d'Histoire de la Guadeloupe, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Archéologie historique : Deux exemples concrets

Gérard RICHARD¹

« L'archéologie des périodes historiques vise à une histoire totale, qui exploite aussi bien la documentation archéologique que la documentation textuelle, sans hiérarchie entre les deux types de sources. Seule l'histoire des hommes a un quelconque intérêt, pas celle des objets.
(Alain Du PLOUY Maître de conférences en archéologie Université de Paris 1)

C'est dans cet état d'esprit que le service archéologique de la région Guadeloupe a mené deux opérations archéologiques sur des sites historiques, l'une en 1995-1996 sur l'habitation caféière « La Gravelière », la seconde en 2005-2006 sur l'habitation D'Anglemont², lieu supposé du sacrifice de Louis Delgrès en 1802.

Ces études de terrain ont pu ainsi compléter un déficit de documentation écrite sur les sites ou événements historiques concernés.

I — LA GRIVELIÈRE OU L'ARCHÉOLOGIE DU BÂTI D'UNE ANCIENNE HABITATION

L'habitation caféière «la Gravelière» est un ensemble immobilier classé monument historique le 6 mars 1987, propriété du Conseil Régional de la Guadeloupe depuis 1988.

Elle se situe au fond de la vallée de Grande Rivière à Vieux Habitants, qui est un des plus anciens foyers de la colonisation française en Guadeloupe. (1635-1637)

Après les échecs de l'introduction de la culture du tabac, c'est vers 1726 que la culture du café s'est développée en Guadeloupe sur les propriétés impropres à la culture de la canne.

1. Conservateur du patrimoine honoraire

2. Son nom se trouve aussi écrit Danglemont.

Isolée des grands axes, protégée au fond de la vallée, la Grivelière fonctionnera depuis cette époque jusqu'en 1983.

La restauration de la Grivelière menée à la fin des années 1990 a permis de réaliser quelques investigations archéologiques.

Un relevé topographique complet de tous les bâtiments existants et des structures visibles a d'abord été établi.

Les bâtiments encore en place sont essentiellement en bois, et leur construction la plus ancienne peut remonter au début du XIX^{ème} siècle, mais des sondages pratiqués au moment des travaux de restauration de la maison de maître ont mis en évidence des vestiges de structures qui pourraient remonter au XVIII^{ème} siècle.

Par ailleurs, des dépôts d'ordures domestiques ont fourni des éléments de datation (porcelaines, bouteilles, pipes) allant de la fin du XVIII^{ème}, au début du XX^{ème} siècle.

Un relevé complet du réseau hydraulique a montré une utilisation rationnelle de l'eau avec distribution dans l'ensemble des bâtiments à partir du captage d'un ruisseau pour la roue à eau (à godets), la maison des maîtres, les fontaines, le lavage du café ou du cacao, la porcherie.

Quelques sondages près des cases de travailleurs ont révélé des structures anciennes (caniveaux, anciens murs).

Voyons plus en détail

1. *Traces d'implantation d'une première maison d'habitation*

Les travaux de restauration de la maison des maîtres ont débuté en septembre 1995.

La maison a été mise sous abri (« parapluie »), puis démontée pièce par pièce.

Les observations faites par les entreprises au cours du démontage ont été scrupuleusement notées et analysées par l'équipe d'architectes.

Après examen de la charpente, l'architecte en chef des monuments historiques a constaté une modification dans la hauteur du plancher des combles.

« Les poutres reposant actuellement sur un système boulonné présentent à leur extrémité un assemblage qui correspond à un système de coyaux³ qui a pu exister du côté de la galerie.

Ceci est confirmé par une disposition de ventilation en partie basse qui passait sous le mur côté terrasse avant la réalisation du sol en briques de la galerie extérieure » (rapport de chantier du 16 décembre 1995)

Ainsi la toiture du bâtiment primitif a été modifiée et rehaussée pour permettre la réalisation d'une galerie extérieure et d'un dépôt de vivre.

On a pu également constater que les pieds de poteaux de la façade sud-ouest étaient insérés dans des trous de poteaux anciens de section circulaire (rapport de chantier du 17 janvier 1996)

Après le démontage du plancher, nous avons découvert un alignement de dalles plantées dans le sol suivant un angle de 45° : la présence d'une dalle (pierre plate) au sol et d'empreintes en négatif d'autres dalles indiquent

3. Les coyaux sont des morceaux de chevrons que l'on coupe et que l'on rajoute aux chevrons pour adoucir la pente et surtout permettre d'éloigner les eaux de pluie du mur, ainsi à la fin des coyaux il y aura les gouttières. (ndlr)

qu'il s'agit des vestiges d'une galerie (ou d'un trottoir) de 2,10 mètres de large orienté parallèlement au mur du pignon sud de la maison.

Des empreintes en négatif de dalles formant une allée donnant accès à ce trottoir ont également été identifiées au sol.

La présence d'empreintes de racines nous conduit à penser qu'il s'agissait d'une allée extérieure à la maison.

Les sondages effectués au sol ont également révélé la présence de vestiges de fondations (galets et mortier à la chaux) d'un mur également parallèle au mur du pignon sud.

Or ce mur de pignon sud n'est pas dans l'alignement des fondations de la maison actuelle.

Ces différentes traces pourraient donc correspondre à l'implantation d'une première maison d'habitation entièrement détruite sauf à conserver le mur pignon sud, afin de réaliser au même endroit le bâtiment actuel.

Les archives notariales que nous avons consultées ne décrivent pas les immeubles de façon précise, toutefois l'examen des dates des changements de propriétaires permet d'avancer l'hypothèse d'une structure sur poteaux en grume d'une emprise d'environ 10 mètres sur 8 mètres, érigée à l'origine de l'exploitation, soit au cours de la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle, détruite pour être reconstruite au début du XIX^{ème} en conservant toutefois le pignon arrière, afin de réaliser au même endroit un premier bâtiment qui a été ensuite remanié au cours de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle (rehaussement du toit, rajout de la galerie et du dépôt de vivre) puis en 1955 (sanitaires).

La découverte, il y a une vingtaine d'année par une descendante de la famille Perriolat d'une très importante liasse de courrier datées de 1814 à 1849 d'Alexandre Auguste Perriolat à sa mère, a fourni une quantité d'information particulièrement intéressantes.

Il faut savoir que c'est en 1842, au moment de la crise du café, et par la volonté d'Auguste Alexandre Perriolat propriétaire-inventeur d'une machine industrielle à broyer le roucou, que l'habitation dite Saint-Joseph des Vieux Habitants fut d'office convertie en roucouyère, et servit vraisemblablement à alimenter la grande usine à roucou de Saint-Joseph. A. Perriolat lui donnera le nom de Grivelière, qui est celui du hameau de la Drôme dont sa famille était originaire.

Elle fonctionnera encore comme roucouyère après sa vente à Louis Adolphe Rollin, puisque celui-ci est également un gros fabricant de pâte de roucou.

Après le décès de Mme Rollin en 1893, et jusqu'en 1919 la Société Anonyme la Grivelière y exploite surtout le cacao et relance timidement la culture du café.

C'est surtout François Pagesy puis ses héritiers qui redonneront à la Grivelière sa vocation de caféière de 1919 jusqu'en 1983.

Au moment de l'acquisition des parcelles qui constitueront ce domaine, A. A. Perriolat écrit :

« Là encore, des bâtiments préexistaient : sur La Surprise, (une des parcelle objet de l'acquisition) un ancien boucan à café, qui, bien qu'en mauvais état, pourrait être restauré ou transformé ; sur Boucan à Crabes, (la parcelle

la plus importante du domaine) une case rectangulaire, de six mètres sur dix, en bois et couverte de paille, qui servait de maison principale ; et l'on trouvait à côté une case à moulin à café, également en bois et paille ».

Il s'agit donc bien de cette maison dont les traces ont été révélées par la fouille

A l'arrière du bâtiment annexe à la maison principale, un important dépôt de débris de mobilier domestique a été découvert, constitué principalement de vaisselle de table ordinaire, de bouteilles en verre soufflée dont les plus anciennes remontent au XVIII^{ème} et de « terrailles » datées de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle.

Elles proviennent des grandes faïenceries de Bordeaux (Johnson et Viellard, Creil et Montereau), Sarreguemines ou Luneville ou de la fabrique de « terrailles » (caquelons, ou cocottes en terre), de Vallauris.

2. Le Réseau hydraulique :

Un relevé topographique du réseau hydraulique a été réalisé en même temps que celui des bâtiments et des vestiges de bâtiments existants.

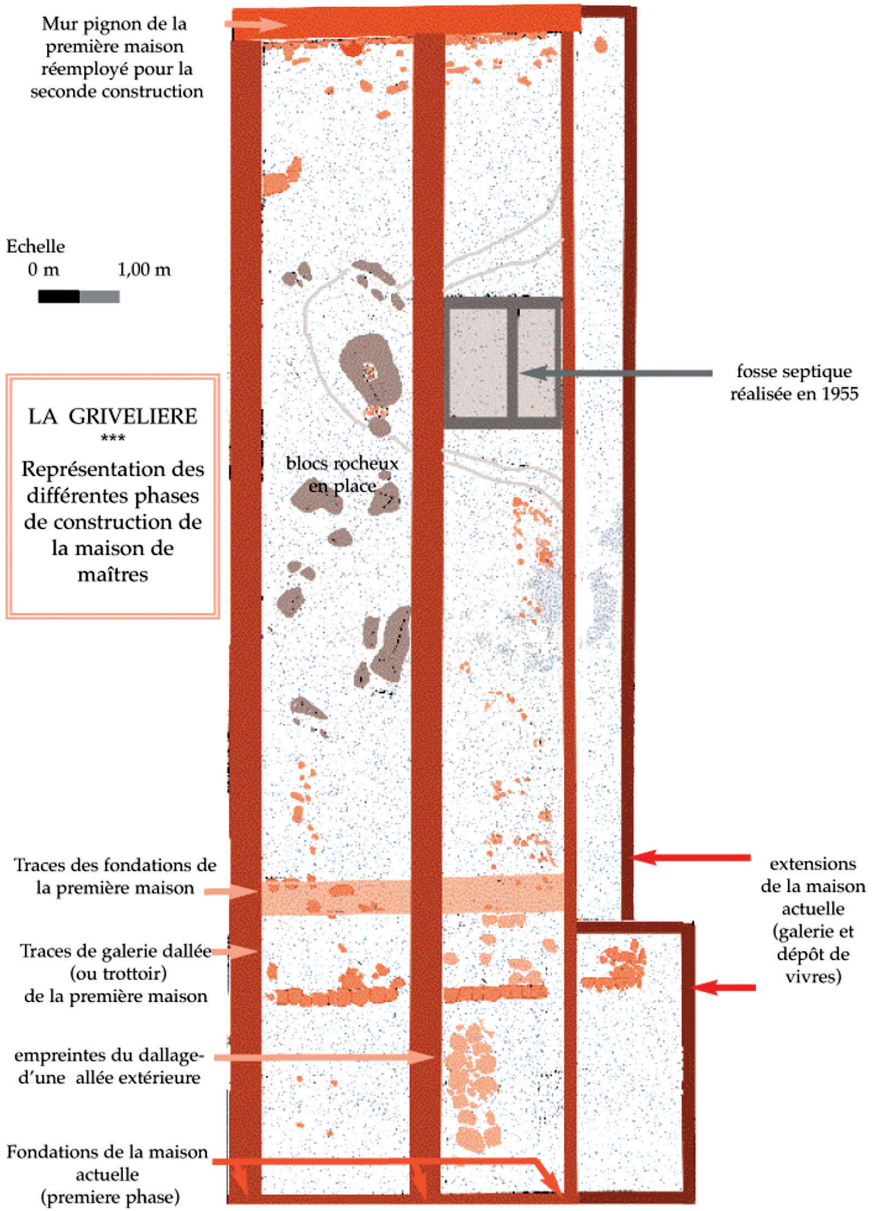
Cinq regards dotés de vannes permettaient de distribuer l'eau du captage de la ravine Pagesy entre différents points d'utilisation : roue à godets⁴, maison des maîtres, lavage du café ou du cacao, porcherie.

Des sondages réalisés autour du bassin proche des cases des travailleurs ont mis à jour des structures anciennes (caniveaux, anciens murs) qui laissent supposer l'existence d'un aménagement, voire d'une structure en bois servant de couverture à ce lavoir à l'usage des familles des travailleurs.



La Gravelière

4. L'eau faisant mouvoir les roues arrivent du haut, remplissant les godets. Pour les roues à aubes, l'eau pousse les pales qui sont dans le courant.



Fondations de la Gravelière.

II – LA DERNIÈRE SCÈNE DE COMBAT DE LOUIS DELGRÈS

Une autre campagne de sondages réalisée par le service archéologique du conseil régional avait pour but de déterminer le lieu exact du sacrifice de Louis Delgrès et de ses compagnons face aux troupes du Général Richepance.

Sans revenir sur la genèse des événements de 1802, je rappelle simplement que le 6 mai 1802, le Général Richepance aborde la Guadeloupe à la tête d'une escadre de 14 navires et 3 500 soldats pour restaurer l'autorité de Lacrosse dans l'île.

Alors que Pélage déclare obéissance au Général Richepance et se rallie à ses troupes débarquées à Pointe à Pitre, Ignace va rejoindre Delgrès à Basse Terre pour y organiser la résistance.

Le 8 mai 1802 Ignace arrive au fort de Basse Terre tenu par Louis Delgrès ;

Ils sont rejoints par des milliers de cultivateurs convaincus que la finalité de cette expédition comme celle du général Leclerc à Saint Domingue est le rétablissement de l'esclavage.

Le Général Richepance assisté de trois autres généraux (Gobert, Ménard et Dumoutier) entreprend de s'emparer de Basse-Terre. Il va engager une guerre de mouvement qui fait converger sur Basse terre des troupes par voie terrestre et maritime.

Après 4 jours de combats, les troupes du général Gobert débarquées le 10 mai aux environs de Basse Terre et celles du général Seriziat venues par voie terrestre se rejoignent et encerclent les forces de Delgrès et d'Ignace qui se sont réfugiées dans le fort.

Après une semaine de siège, Delgrès, Ignace et leurs compagnons évacuent le fort, et se dirigent le premier vers les hauteurs de Matouba, au pied du volcan de la Soufrière, le second vers Pointe-à-Pitre.

Poursuivis par les troupes de Richepance et de Gobert, ils forment tous deux le dernier carré de résistance, Ignace lutte jusqu'à se tirer une balle dans la tête dans le fortin de Baimbridge tandis que Delgrès se sacrifie avec tous ses compagnons en faisant exploser plusieurs barils de poudre dans l'habitation d'Anglemont sur les hauteurs de Matouba le 28 mai 1802.

Un silence quasi total des archives entoure Delgrès et ses compagnons.

Jusqu'à la moitié du XIX^{ème} siècle , les seuls récits concernant ces événements sont les rapports d'opérations militaires en particulier celui du général Ménard « Anglemont est un plateau très élevé que la nature sans le secours de l'art a rendu presque inexpugnable : on ne peut y parvenir que par les hauteurs qui le dominent d'un seul côté ; il est d'ailleurs environné de vallées profondes appelées falaises, tellement escarpées que quelques hommes peuvent en empêcher le passage contre une armée considérable ».

La relation la plus complète des faits revient à Auguste Lacour, conseiller à la cour impériale, auteur de *l'Histoire de la Guadeloupe* en quatre tomes, rédigée entre 1855 et 1860 : sa relation des événements se fonde sur les rapports des officiers mais aussi sur la mémoire orale à travers laquelle il s'avère que malgré le silence des archives de nombreux témoignages démontrent que l'intérêt du public s'est porté sur Delgrès tout au long de la première moitié du XIX^{ème} siècle.

C'est après la Seconde Guerre Mondiale que s'amorce la réhabilitation de Delgrès.

Un premier geste au plan local est la pose d'une stèle à sa mémoire à l'emplacement supposé de son sacrifice sur les hauteurs de Matouba en 1948.

Mais le lieu exact du sacrifice de Delgrès restait encore problématique.

Les fouilles archéologiques entreprises en 2005-2006 afin de localiser avec précision l'emplacement de l'habitation d'Anglemont, ont été précédées d'une étude d'archives notariales qui a permis de mieux cerner le lieu d'implantation de l'habitation d'Anglemont.

a) L'habitation d'Anglemont – origine de propriété.

Anciennement propriété de Mme de SURVILLE, l'habitation D'ANGLEMONT, porte ce nom par suite d'un second mariage de celle-ci avec le comte Louis Henry De Lahaye D'Anglemont le 29 octobre 1787.

La carte des Ingénieurs du Roy (CIDR) réalisées entre 1764 et 1768 présente les endroits dits du Petit Parc et du Grand Parc. Ce sont deux éperons formant un grand V, le Petit Parc plus petit que celui du Grand Parc. Ils sont contournés par de grandes vallées que parcourent des ravines (ravines Cacador, Noire et aux Ecrevisses). La carte nous montre au nord du Grand Parc, les habitations Dessilets, Guichard, Grandval puis au sud l'habitation familiale des Guichard. Le nom de Surville⁵, n'est pas indiqué sur la carte.

Par contre la propriété de Surville est mentionnée sur une carte datant de 1780 et deviendra sept ans plus tard l'habitation d'Anglemont.

Elle se situe en rive droite de la rivière Aux Ecrevisses, au nord-est de la propriété Guichard.

Par transposition sur une carte moderne, on peut situer la propriété de Surville, devenue propriété d'Anglemont sur la plateforme occupée par une bananeraie propriété de M Louis Lignièrès.

L'inventaire des biens de la veuve du comte de Surville avant son mariage avec le comte Louis Henry De Lahaye D'Anglemont indique que l'habitation caféyère se composait de :

« -- la maison principale à demeurer en maçonnerie et en mansardes, couvertes en essentes du païs, la couverture en mauvais état, lambrissée dans les appartements d'en haut en plancher de bois du païs, estimé vingt mille livres,

– un magasin au bas de la terrasse de soixante-dix pieds (22, 73 m) de long, sur quatorze pieds (4, 54 m) de large, en charpente, couvert en paille, en très mauvais état, estimé seize cent cinquante livres,

– la caze à farine de soixante pieds de long (19, 48 m) et de quinze (4, 87 m) de large en poteaux d'agouty et d'olivier, palissadée en plancher du païs estimés trois milles livres ».

5. Jeanne-Marguerite Dupuy-Desillets épouse du comte de Surville était la fille de Jean-Baptiste Dupuy-Desillets et de Marguerite Guischart sa première épouse. Elle a hérité de l'habitation qui faisait partie de la part de sa mère. Après le décès de M. de Surville en 1786, elle épousa Louis Henry de la Haye d'Anglemont qui laissa son nom à l'habitation. Gérard Lafleur, *Saint-Pierre du Matouba...* Editions Karthala, 2014, p. 73-77.

Les dimensions de la maison principale ne sont pas clairement indiquées.

Elle est faite en maçonnerie au rez-de-chaussée et en bois et en lambris, au second sous mansarde.

Ce type de construction, semble correspondre à une maison typique de l'époque dite « haute et basse »

Sa couverture est faite en essentes.

La description des pièces de la maison indique au rez-de-chaussée : une salle au milieu, un grand salon ouvert vers le nord, un office qui se trouve sous un escalier, la chambre de Madame de Surville et un petit cabinet. L'étage abrite une chambre au nord, une petite salle sous le vent, à côté de l'escalier, la chambre de Mr de Surville et son cabinet.

Près de la maison se situent une cour, une cuisine, une « caze à grager » (manioquerie) et un magasin.

b) La fouille

Les prospections faites sur le site nous ont permis de confirmer la présence de blocs de pierres de taille sur le plateau et au pied des escarpements et de plusieurs structures apparentes en surface comme des portions de murs maçonnés, alignements de pierres et de nombreux fragments de carreaux de terres cuites.

Les premiers sondages ont consisté à dégager les structures affleurantes.

Ils ont permis d'identifier un espace bâti sur une terrasse retenue au nord et au sud par deux murets de soutènement de 80 cm d'épaisseur dont l'un d'eux a basculé

Les principaux vestiges dégagés et identifiés ont été une grande terrasse pavée estimée à 40 m², qui pourrait être la « cour » mentionnée dans l'inventaire de 1786 enclos sur deux côtés par des bases de murs en moellons et mortier de chaux de 30 à 35 cm de large.

Un lambeau de sol carrelé de terre cuite prolonge la bordure ouest de la cour empierrée.

Un examen de la stratigraphie des dépôts environnant le mur de soutènement incliné (mur nord) font apparaître un niveau de limon argileux riche en charbon de bois couvrant le sommet du mur ce qui peut correspondre à des traces d'incendie de la maison.

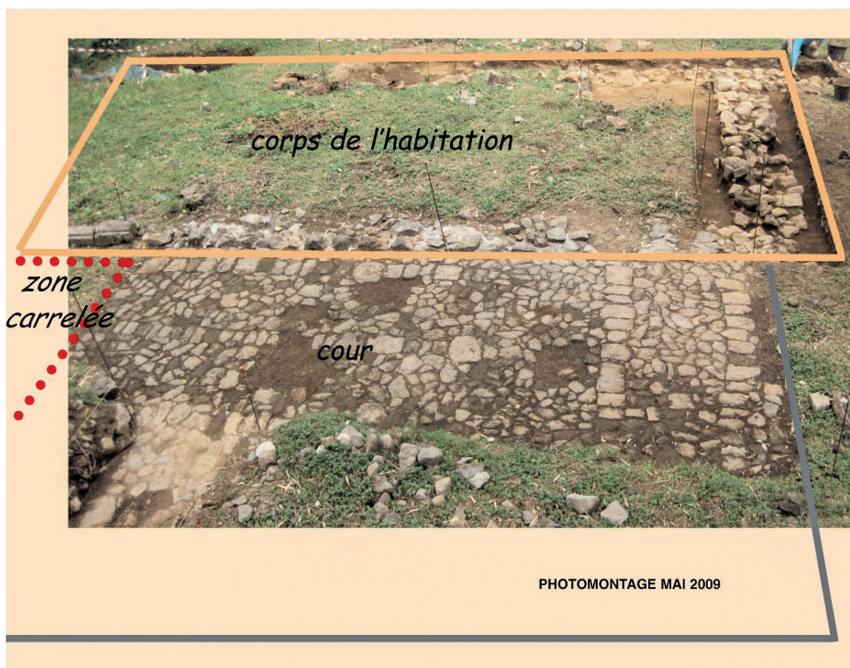
Le mobilier archéologique découvert à proximité : faïence « cul noir », faïence de Rouen, clous forgés peut être daté de la fin du XVIII^{ème} siècle au début du XIX^{ème} siècle, ce qui correspondrait à la période d'occupation des lieux par les familles de Surville et d'Anglemont.

Ainsi tout porte à croire qu'il s'agit bien ici du lieu de refuge de Delgrès.

Située sur les hauteurs de Matouba, il constituait un point stratégique.

A l'époque, l'accès au site était rude, et seules les personnes aguerries et connaisseuses pouvaient s'y aventurer, comme indiqué dans les rapports d'opérations militaires du général Meynard

Une fouille plus étendue permettrait de dégager l'ensemble des structures mentionnées dans l'inventaire précité et également de trouver le lieu d'inhumation des sacrifiés de 1802.



Les fouilles de D'Anglemont